

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											✓	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 20 MARS, 1879.

No. 30.

LE CHOIX D'UNE FEMME

Suite et fin.

—Marie-Ange est souffrante... Il n'y a pas de danger, cependant... mais sa maladie est contagieuse... et je craindrais...”

Puis, sur une nouvelle question de son fils, elle murmura le mot de petite vérole.

“ Tu la sauveras, mère ? s'écria Maurice.

—Je l'espère ? répondit-elle, en s'éloignant pour retourner auprès de la malade.”

Quand elle revint, elle paraissait rassurée.

“ Elle dort ! dit-elle en prenant place sur un banc de gazon.

“ Voici ce qui est arrivé : dans une de ses visites chez les pauvres, Marie-Ange a pénétré dans une maison où deux enfants étaient atteints de cette maladie... Elle a voulu braver la contagion, la contagion l'a frappée... Je n'ai point osé te l'écrire, mon cher Maurice, je savais quel coup t'eût porté cette fatale nouvelle... Ta cousine a montré une inaltérable patience, c'est elle qui me consolait, qui me reconfortait, comme si j'étais la plus à plaindre... Enfermée dans une chambre où la lumière ne pénètre pas afin de garantir sa vue affaiblie, étendue sur son lit, dévorée par de cruelles douleurs, elle ne se plaint jamais et s'occupe toujours du dérangement qu'elle nous cause... Jamais elle ne s'est inquiétée si la maladie lui enlèverait cette beauté si pure qu'elle seule ignorait.”

Marcellin avait écouté madame Charrière avec une émotion profonde. Il se souvenait de la grâce pudique, du charme candide de cette jeune fille. Cette maladie, ces douleurs, prix d'un admirable dévouement, lui causèrent une poignante souffrance. Il lui sembla que sa vie était liée à cette jeune vie menacée, et la plus ardente prière qui fut jamais sortie de son cœur en jaillit pour le salut de Marie-Ange.

Le lendemain, les deux jeunes gens commencèrent leurs excursions dans la forêt, moins pour se promener que pour chasser, par un exercice violent, les tristes pensées qui les assiégeaient.

Maurice reprit ses pinceaux, Marcellin herborisa.

Toutes leurs conversations roulaient sur la jeune malade. Marcellin n'était jamais las d'entendre faire son éloge ; il s'étonnait de n'avoir pas admiré, comme elles le méritaient, les adorables perfections de cette jeune fille. Une ineffable tendresse, mêlée d'admiration, de piété, de respect, fleurit dans son cœur et l'embaumait. Ce sentiment eut tout le calme des beaux soirs qu'il passait dans la forêt ombreuse, toute la sérénité douce de la dernière prière que l'on fait devant l'autel, quand l'encens a cessé de fumer, que la cire ardente est éteinte, mais que l'église est remplie d'un indéfinissable parfum qui attendrit et pénètre l'âme.

Un jour, Marcellin, accoudé sur la fenêtre du pavillon, regardait dans le vague et retombait dans ses douloureuses pensées, quand les sons voilés de l'orgue lui apportèrent la mélodie aimée.

Oh ! c'était bien la dernière et suave *Pensée* ; mais était-ce celle de Weber ou celle de Marie-Ange ? Peu à peu ce thème s'effaça pour faire place à une rêverie pleine de charme et de mélancolie. Ce n'était plus la musique d'un autre qu'interprétait la jeune fille : elle racontait les souffrances, les espoirs de la terre qu'elle avait vus s'évanouir ; elle chanta ses immortelles espérances qui ne devaient plus quitter le ciel.

“ Maurice ! Maurice ! s'écria Marcellin. Marie-Ange sera toujours belle : car elle possèdera toujours une âme sublime... c'est son âme que j'aime ! son âme qui sera toujours à l'abri des changements que le temps et la maladie opèrent.”

Les dernières notes s'éteignirent avec les derniers mots de Marcellin.

Lentement et de jour en jour la guérison de la jeune fille fit des progrès, mais un voile épais couvrait encore sa figure.

“ Marie-Ange, lui dit-il un après-midi que madame Charrière lui avait permis d'entrer dans la chambre de la jeune fille, et qu'elle s'était éloignée à dessein, je ne vous apprendrai rien en vous avouant que je vous aime... décidez de mon bonheur... voulez-vous être ma femme ?

—M. de Morenne, lui répondit-elle, vous ne m'avez pas vue...”

—Oh ! ne me parlez pas ainsi ! qu'importe après tout que la fleur de votre visage ait été enlevée ! Ne

possédez-vous point toujours les vertus de l'âme et du cœur qui m'ont attiré vers vous dès le premier jour, et, je puis le dire, à mon insu.

—Demain vous aurez ma réponse.”

Marie-Ange se leva à ces mots et s'éloigna appuyée sur madame Charrière qui venait de rentrer.

Marcellin dormit peu, sortit avant le jour et se rendit à Samois pour assister à la messe.

Comme il descendait la nef de l'église, il reconnut madame Charrière et Marie-Ange qui quittaient leur banc et se dirigeaient vers le bénitier.

Au moment où il leur présenta l'eau bénite, Marie-Ange leva son voile.

Les clartés du soleil passant par la petite rose du portail mettaient son visage en pleine lumière.

Elle avait perdu de son teint, et le délicieux ovale de sa figure s'était légèrement altéré, mais ses yeux brillaient du même feu ardent et doux, le même sourire plein de bonté reposait sur ses lèvres : on eût dit qu'elle avait gagné en expression ce que la maladie avait dévoré de cette beauté suave.

Marcellin tira un bague de son doigt.

“ C'est l'anneau de mon père, ” dit-il.

Marie-Ange le prit, et tous trois s'agenouillèrent pour prier Dieu de bénir ces saintes fiançailles.

Quand elle se leva, le visage de Marie-Ange rayonnait.

“ Combien je l'aimerai ! dit-elle, en sortant, à l'oreille de madame Charrière.

—Es-tu bien sûre de ne pas l'aimer depuis longtemps, chère fille ? ”

Marie-Ange posa la main sur son cœur avec un geste naïf, puis relevant les yeux vers madame Charrière :

“ C'est vrai... dit-elle, mais je ne le savais pas.

“ Oh ! moi, enfant, je lisais mieux dans vos âmes, et sais-tu qui nous attend à la Madeleine ?

—Non ! répondit-elle tout émue.

—Sa mère ! la tienne...”

Ce fut en effet Clotilde de Morenne qui parut sur le seuil de la villa. Maurice et sa mère avaient ménagé cette surprise à Marcellin.

La fortune de Marie-Ange était modeste, madame de Morenne n'était pas riche : on ne parla donc point de

faire des folies pour la corbeille. D'ailleurs, quand ce mot fut prononcé, Maurice s'écria qu'en sa qualité d'artiste le soin de choisir les bijoux et les étoffes retombait sur lui.

Il partit pour Paris.

Huit jours après, il revenait, rapportant une corbeille au chiffre de Marie-Ange.

Cette corbeille renfermait une foule de choses charmantes et d'un goût exquis, et une seule bague, un diamant magnifique y était enchassé : c'était le cadeau de noces de M. de Charmont, qui venait de partir pour Nice avec sa fille.

RAOUL DE NAVERY.

—:—

ESPIEGLERIE D'UN VENTRILOQUE.

Je veux vous raconter une anecdote piquante d'intérêt qu'un de mes amis, parisien de naissance, et qui est maintenant retourné vers "son petit village," comme il le nommait plaisamment, me narrait un soir dans sa chambrette. Pendant qu'il tortillait entre ses doigts fort gracieusement une cigarette, je dégustais l'excellente tasse de café à la crème qu'il apprêtait toujours lui-même avec un art de fin connaisseur, ce qui me disposa de la manière la plus satisfaisante à la causerie.

J'observais dans ses yeux pétillants de finesse, dans son sourire plein de promesses, un de ces agréables souvenirs, dont sa mémoire prodigieuse était meublée. La conversation animée alors roulait sur les ventriloques. Cela me rappelle, commençait-il, ce qui va suivre :

Geo. Maugard, qui est mon cousin germain, fabuleux à Paris par sa réputation de ventriloque, et plein d'esprit, se rendait un jour à Autoul, en compagnie de plusieurs dames et messieurs, dont je grossissais le groupe, il nous donna gratis une preuve de ses deux capacités. À la montée d'une côte assez rapide, le conducteur, selon l'usage, invita les voyageurs à descendre pour alléger d'autant la voiture. La plupart se rendirent de bien bonne grâce à son désir, et, en compagnie de Geo. Maugard, prirent l'avance sur la lourde voiture surchargée de bagages. Bientôt sur la route peu fréquentée, ils aperçurent à quelques pas devant eux une paysanne chassant devant elle un "habillé de soie," gras à lard, qu'elle conduisait au marché sans doute. Dom Pourceau, entraîné par la gourmandise, à chaque instant s'écartait du droit chemin pour se jeter dans le fossé ou dans le champ voisin, qu'il fouillait de la manière la

plus déplorable, afin de déterrer quelque racine ou tubercule, et la houssine avait fort à faire pour l'obliger à lâcher prise et à remonter vers la route. Quand il s'y résignait, ce n'était point sans un grognement prolongé qui témoignait assez de son peu de satisfaction.

—Mais, bonne femme, lui dit tout à coup Maugard qui s'était approché suivi des autres voyageurs, il me semble que vous traitez bien rudement cette pauvre bête. Vous ne lui ménagez pas les coups de hart.

—C'est sa faute à ce paresseux et à ce gourmand ! Pourquoi me fait-il ainsi perdre mon temps en s'arrêtant à tout propos, au lieu de continuer tranquillement sa route ? Si je le laissais faire, nous arriverions à la nuit close, et le marché serait fini.

—C'est égal, je maintiens mon dire, vous me semblez pour lui trop dure, laissez-moi le lui demander à lui-même, et je suis sûr par avance de la réponse qui ne sera pas en votre faveur.

—Oh ! reprit la mégère avec un gros rire béat, ce serait drôle tout de même ; si cela vous amuse, vous pouvez causer à c'te bête, et s'il vous comprend, ce que je ne crois guère, pourra-t-il vous répondre autrement que par son vilain grognement.

—C'est ce que nous allons voir ! répond de l'air le plus sérieux du monde mon cousin Maugard en s'approchant plus près encore de l'animal.

Il lui posa alors la question à l'endroit de sa maîtresse et le quadrupède, comme s'il l'avait compris, dressa les oreilles, secoua la tête, et alors une voix dont l'accent était étrange et qui paraissait tout-à-fait sortir de la poitrine et du gosier de l'animal, fit entendre ces paroles à la stupéfaction de tous, mais surtout de la commère, qui n'en croyait pas ses oreilles :

—Ah ! oui, monsieur, que vous avez raison, et combien je suis à plaindre ! Oh ! oui, pas bonne la maîtresse, pas bonne au contraire. Vous voyez qu'elle ne m'épargne point les coups, parce que ce malin, le ventre creux et sans le plus petit acompte...

—Ah ! le menteur ! interrompit la paysanne. Il a déjeuné tout son content et s'est bourré jusqu'au gosier d'un plein auge de pommes de terre.

—Pas vrai ! pas vrai ! monsieur. La menteuse, c'est elle, voyez-vous bien, qui m'a fait jeûner en disant que je marcherais d'un meilleur appétit, je vous la dénonce comme une avarecieuse, une Harpagon. D'ailleurs, comment épargnerait-elle un pauvre animal comme moi, quand elle a si peu d'égards pour les humains et ses plus proches ? Ne fait-elle pas jeûner aussi en les battant comme bié, s'ils murmurent, ses enfants, son mari, qui

se laisse faire en gros bêta qu'il est. Voilà, monsieur, la vérité.

Tandis que Maugard, le sourcil froncé paraissait très sérieusement attentif à ce que dom Pourceau, les autres voyageurs riaient à se tortre en contemplant la figure de la pauvre bonne femme qui, les yeux démesurément écarquillés, la bouche ouverte quasiment jusqu'aux oreilles, levait les bras en l'air avec un geste d'indigne épouvante mêlée de colère. Enfin, non sans effort, on l'entendit balbutier :

—C'est le diable ! mais assurément c'est le diable ! le maudit cochon, il est ensorcelé ! Cent franc de perdus comme un liard ! à moins que monsieur le curé ne me tire de là ! Oui, il est possédé, possédé !

—Possédée, toi même, mégère ! repartit le cochon ; possédée, et qui plus est, excommuniée comme trop mauvaise catholique ! Aussi je te le prédis, ton heure est proche, et gare ; tu iras en enfer, en enfer tout droit, en enfer, par ta sordide avarice et tes gros péchés.

Cette fois la bonne femme perdit tout-à-fait contenance. Sous le coup d'une terreur croissante, les yeux hors de l'orbite, horriblement pâle, elle prit, comme on dit, ses jambes à son cou et se mit à courir à travers les champs ; puis, dom Pourceau, par un soudain revirement, ou plutôt grâce à de vigoureux coups de canne administrés par mon cousin Maugard, s'était élancé sur les traces de sa maîtresse, celle-ci n'en fuyait que plus vite, croyant Béalzebuth à ses trousses.

On pense si nous rimes à se tenir les côtés en regardant ce singulier *steeple chase*

L'hilarité augmenta quand, me tournant vers mon cousin, je lui dis :

—Grand merci, mon cher, au nom de tous, pour cette impayable séance donnée gratis. On en rira toute la route et huit jours après. Mais dom Pourceau, lui te doit de plus grands remerciements encore. Le voilà peut-être devenu tabou (sacré) pour sa maîtresse, qui n'osera pas le livrer au boucher. Tout au moins y gagnera-t-il un bon sursis ; car jusqu'à la foire nouvelle, plusieurs semaines se passeront avant qu'il devienne, le charcutier aidant, jambonneau, saucisse et boudin.

Deux personnes discutaient, l'autre jour, une question intéressante, en descendant la rue Sussox : il s'agissait de savoir s'il y a plus de maris qui font souffrir leurs femmes que de femmes qui font souffrir leurs maris. Leur conversation nous fit croire que l'un et l'autre parlaient avec connaissance de cause.

LES ANNALES D'UNE VIEILLE
FILLE.

15 ans.—Elle brûle du désir de fixer l'attention des hommes.

16 ans.—Elle commence à se former l'idée de ce que l'on nomme une passion.

17 ans.—Elle parle de l'amour dans une chaudière et d'une tendre affection.

18 ans.—Elle rêve à une douce liaison d'amour avec un joli garçon qui lui a fait quelque politesse.

19 ans.—Elle devient un peu plus difficile et beaucoup moins aimable, parce qu'elle commence à être un peu plus fêtée.

20 ans.—Comme elle est à peu près ce qu'on nomme la beauté du monde, elle se croit obligée d'être beaucoup plus fière d'elle-même et de ses charmes.

21 ans.—Elle croit encore plus formement à l'empire de ses beaux yeux et rêve déjà un brillant mariage.

22 ans.—Elle refuse un excellent parti parce que le prétendu n'est pas un homme tout à fait à la mode.

23 ans.—Elle fait la coquette avec tout les jeunes gens.

24 ans.—Elle s'étonne de n'être pas encore mariée.

25 ans.—Elle devient un peu réservée dans ses manières.

26 ans.—Elle commence à penser qu'on peut, à la rigueur, se passer d'une grande fortune.

27 ans.—Elle préfère la société des hommes raisonnables aux charmes de la coquetterie.

28 ans.—Elle se borne à faire des vœux pour une modeste union avec une honnête aisance.

29 ans.—Elle perd peu à peu l'espoir d'entrer dans la vie conjugale.

30 ans.—Elle commence à craindre pour elle le nom de vieille fille.

31 ans.—Elle redouble de petits soins pour sa toilette.

32 ans.—Elle affecte un profond dédain pour le bal et se plaint du mal qu'on a à trouver de bons danseurs.

33 ans.—Elle s'étonne que les hommes puissent laisser à une femme raisonnable pour aller papillonner autour d'une petite poupée.

34 ans.—Elle affecte la moilleure et la plus joyeuse humeur du monde dans sa conversation avec les hommes.

35 ans.—Elle devient jalouse de toutes les femmes qu'on loue devant elle.

36 ans.—Elle se brouille avec sa meilleure amie, parce que celle-ci vient de se marier.

37 ans.—Elle se trouve un peu isolée dans le monde.

38 ans.—Elle aime à parler de celles de ses amies qui ont fait un mauvais mariage; leurs infortunes lui donnent un peu de consolation.

39 ans.—Sa mauvaise humeur redouble.

40 ans.—Elle devient envieuse et intrigante, deux vices qui ne sont ordinairement que croître de jour en jour.

41 ans.—Comme elle est riche, il lui reste encore l'espoir d'attirer à elle quelque bel adolescent qui n'aurait pas de fortune.

42 ans.—Cet espoir même est perdu, elle commence alors à déclamer contre un sexe orgueilleux et perfide.

43 ans.—Elle prend goût aux cartes et à la médianco.

44 ans.—Elle se montre très sévère pour les mœurs de son temps.

45 ans.—Elle se prend d'une passion subite pour un épicier en retraite, qui est presque son neveu.

46 ans.—Le fiasco de ce mariage avec son nouveau favori la met en fureur.

47 ans.—Elle commence à désespérer de son avenir et à prendre du tabac.

48 ans.—Toutes ses affections se concentrent sur un demi douzaine de chiens et de chats.

49 ans.—Elle prend avec elle une pauvre parente pour soigner ses rhumatismes et supporter le poids de ses mauvaises humeurs.

50 ans.—Elle se retire tout à fait du monde et meurt quelques années après sans être regrettée de personne, pas même de collatéraux auxquels elle laisse à partager une assez jolie fortune.

—:o:—

NOS COQUINS DE NEVEUX !!!

Un riche commerçant a un neveu qui voyage pour son compte. En sa qualité de neveu et de protégé, Alfred est l'enfant gâté de la maison; il fait ce qu'il veut et mène une existence joyeuse, dont le brave nonnecle, comme oncle et comme patron, fait tous les frais sans trop gronder (il n'a pas d'enfant).

Ces jours derniers, Alfred arrivant de voyage, court chez son oncle qui, justement est absent; il embrasse sa tante, s'étend sur un canapé, allume un cigare et commence nonchalamment le récit à bâtons rompus de ses aventures de route.

—Ah! à propos, chère tante, c'est mon oncle qui a payé hier à diner à une jolie femme!..

—Comment cela?

—Oh! une brune magnifique!...des yeux de velours!...des dents!...des cheveux!...entin le type de perfection!

—Assez, Alfred, interrompit la tante, ta plaisanterie n'est pas convenable.

—Mais, ma tante, je ne plaisante pas du tout, je vous assure, elle s'appelle Sylvia, c'est une artiste du théâtre de...

—Fais-toi, tu m'impatiente à la fin, s'écrie la tante en sortant rouge de colère et cherchant à cacher son trouble.

Le lendemain, l'oncle est à son cercle; Alfred arrive.

—Ah! ça, voyons, Alfred, lui dit le brave homme, tu es donc fou!..... Comment!.....tu vas t'aviser de raconter à ta tante, je ne sais qu'elle histoire de diner, que j'ai payé à une demoiselle Sylvia, que je ne connais pas et une femme de théâtre encore!.....Tu m'a fait avoir une scène épouvantable! c'est ridicule!

—Eh! bien, cher oncle je ne vois pas ce que j'ai fait de si monstrueux.

—Comment, tu ne vois pas?

—Dame!.....sans doute, j'ai dit à ma tante que vous aviez payé à diner à une belle femme, et c'est la vérité: c'est moi qui ai diné avec elle mais c'est bien vous qui avez payé.

—:o:—

VARIÉTÉS.

Ce fut la femme qui poussa l'homme à manger, mais celui-ci apprit à boire lui-même.

Un enfant et sa mère examinaient une galerie de tableaux; arrivé devant une statue de Minerve, notre couple s'arrêta. —"Qu'est-ce cela?" demande l'enfant. —"Mon fils, répond la mère, c'est Minerve, la déesse de la sagesse." —"Mais, reprend l'enfant, pourquoi n'a-t-on pas peint son mari auprès d'elle?" —"Parce qu'elle n'en avait pas, mon bien-aimé." —"C'est sans doute parce qu'elle était sage, qu'elle n'avait pas de mari, n'est-ce pas, petite mère?"

.

A un diner public, on porta la santé d'un architecte célèbre, et voici le commencement de sa réponse: "Messieurs, je suis plus propre à l'échafaud qu'à faire des discours en public!"

.

L'homme le plus heureux est celui qui sait que le bonheur n'existe pas sur la terre et qui agit en conséquence.

.

Un peintre provençal disait dernièrement, dans un salon:

—Quand vous entendez un artiste dire de lui: "J'ai du talent..." soyez sûr qu'il n'a pas de talent.

Quand, au contraire, vous en entendez un autre dire: "Je n'ai pas de talent..." soyez sûr qu'il a du talent.

Puis il ajouta, le plus tranquillement du monde:

—Moi, je n'ai pas de talent!

.

Une épitaphe copiée au cimetière de...

Chère épouse!

En te réunissant dans ce tombeau à ton père et à ta mère, tous mes vœux sont accomplis.

.

On juge un individu qui, caissier dans deux maisons à la fois, a volé ses deux patrons le même jour.

Le président.—Accusé, avouez-vous votre double crime?

l'accusé.—Dame!...qui est-ce qui n'a pas fait son petit trou à la lune?

Le président, sévèrement.—Il ne s'agit pas de l'une, ici...Il s'agit de l'une et l'autre.

—:o:—

PENSÉES.

Quand on se dit ses vérités, on est bien près de se dire des injures.

Il est un jour bien triste dans la vie, celui où l'on s'aperçoit que tout ce que nous poursuivons, gloire, honneurs, amour, fortune, ne vaut pas un bon cigare.

Il en est un plus triste encore, celui où l'on s'aperçoit que le bon cigare lui-même ne vaut rien.

La musique excite les rossignols à chanter, mais elle fait aboyer les chiens.

Si aujourd'hui c'était un péché de boire de l'eau, demain les public-houses n'auraient qu'à fermer leurs portes.

UNE VIEILLE FILLE

Suite et fin.

Laisser Gaston à Paris pour ses études était impossible sans le produit du travail de Louise. Le jeune homme prétendit qu'il ne pourrait se faire à la vie de province : ce serait, disait-il, y perdre son avenir. Il fit tant et si bien que sa sœur convaincue de la responsabilité que ses droits mêmes faisaient poser sur elle, consentit à un nouveau délai pour donner à son frère la possibilité de passer ses examens et de concourir, toujours avec les mêmes protections puissantes, pour une bourse dans les écoles du gouvernement.

Que faisait-elle, la pauvre enfant ! si ce mot peut s'appliquer à une femme de trente ans passés...

Lors d'attendre, le docteur résolut de venir plaider lui-même sa cause. Il partit joyeux, dans un train qui ne devait jamais arriver à Paris...

Un affreux accident, dont le souvenir est encore présent à bien des personnes, survint durant la nuit, et lorsque les secours arrivèrent, M. Durantis était mort, la poitrine fracturée. Mort sans qu'une main amie vint lui fermer les yeux, sans qu'une oreille attentive recueillit sur sa bouche expirante le nom qui s'exhalait avec son dernier soupir.

— "Pauvre Louise !" murmurèrent quelques voix sympathiques.

— Oui, pauvre Louise ! Les consolations qu'elle avait prodiguées aux autres, ne furent pas de trop pour la soutenir à cette heure terrible qui brisait son existence. Mais pour elle le mot *devoir* n'était pas un vain mot. Elle se rattacha à la vie pour ce frère, cause indirecte de sa douleur. Elle fit pour l'arracher au mal, auquel sa faiblesse le livrait pieds et poings liés, des efforts surhumains.

Un legs considérable que sa protectrice lui fit, quelques années plus tard, la mit à l'abri du besoin. Son frère s'est marié à une charmante jeune femme à la mode. Louise espérait une place à leur foyer. Elle avait assez fait pour acquérir le droit d'y vivre, de voir renaître une nouvelle famille et de s'éteindre au milieu d'elle.

Hélas ! et les préjugés du siècle, ceux que vous subissez vous-mêmes, qu'en faites-vous ?

"Propos de vieille fille ! Manies de vieille fille ! Voici ce qui accueillait chacune de ses paroles, chacun de ses actes. On lui rendit la vie si amère, qu'elle fut se résigner à quitter ce nid où elle était de trop. Elle vit à présent à un cinquième étage, que je connais bien, mes enfants ; car la faiblesse du premier et du dernier âge y trouve toujours bon accueil.

— A-t-elle des chiens, des chats, ou des oiseaux ? demanda Laure.

— Tous les animaux repoussés, trouvent un asile chez elle. Elle les nourrit, les soigne, en fait des bêtes acceptables, puis les place chez ceux qui en ont besoin ou envie. Elle a à cet égard une pensée d'une philosophie triste : "Puisqu'il est si malaisé, dit-elle, de satisfaire les hommes, pourquoi se priver de la pâle jouissance de voir au moins des animaux heureux ?"

Puis l'oncle Robert voyant son auditoire tout attristé, termina brusquement son récit par ces mots :

— Et voilà comment on devient parfois vieille fille, en accomplissant avec austérité son devoir. Pensez-vous toujours qu'il n'y ait pas de cœur sous ces enveloppes-là ?

— "Oh ! non, monsieur Robert."

Et ajouta Cécile plus bas, avec cette candeur qui faisait son principal charme : "Celles qui les jugent ne seraient peut-être pas dignes de le devenir."

— Digne, est bien le mot, chère enfant dit le vieillard avec un sourire approbateur.

Mais ces existences contre nature, puisque vous avez employé ce mot consacré ; ne sont telles, que parce que trop longtemps le ridicule, cette arme des lâches, a frappé toute cette classe de déshérités. A vous, qui saluez la vie, d'en appeler de cet injuste arrêt. Assez longtemps les cœurs généreux, comme les vôtres, ont oublié que ce mot de vieille fille signifie : solitude, isolement, abandon peut-être, tout ce qui répugne le plus à notre nature. Que ce terme injurieux perde ce caractère.

A vous les jeunes, à vous de couvrir la retraite de vos aînés, de ceux qui gémissent sous le poids du jour, des vétérans de la souffrance. A vous, qui sentez le besoin d'aimer, d'agir, de lutter, de vivre enfin, à vous d'utiliser cette généreuse ardeur, Sachez agir pour les impuissants, lutter pour les faibles et aimer les abandonnés.

Et si vous ne pouvez mieux faire, donnez dans votre cercle restreint l'exemple des égards et de la considération dus à ces femmes qui n'ont eu de la vie que l'attente, le désappointement et la douleur.

— "Oncle Robert, nous le promettons."

— J'en étais sûr, mes enfants.

— Allez et faites de même !

X.

—:—

POURQUOI JE L'AI ÉPOUSÉE.

Voici comment un jeune homme a été amené à rechercher la main d'une jeune dame :

— Où avez-vous trouvé votre fem-

me ? demandai-je à un jeune ami qui m'avait invité à ses noces.

— Il y a un an, dit-il, je fus invité à un grand dîner où se trouvèrent réunis un bon nombre de jeunes gens et de jeunes dames. J'y remarquai que l'une de ces dernières ne but pas de vin. Notre hôte s'en aperçut et dit :

— Un verre de vin pour vous, mademoiselle ?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Comment ! êtes-vous un "teototaler ?" Quoi ! se trouve-t-il un teototaler ici ? Ha ha ha ! Mais, ne buvez-vous jamais de vin ?

(Teototaler est un terme anglais qui signifie abstinence de toute boisson alcoolique quelconque.)

— Non, monsieur, jamais !

— Pourquoi pas ?

— Par principe, monsieur.

Ainsi se termina le dialogue. La décision de caractère de cette jeune personne fit une vive impression sur moi. Je cherchai à lui être introduit étant convaincu qu'une personne ayant des principes arrêtés comme elle ferait une bonne compagne. Je devins teototaler moi-même, et elle est maintenant ma femme. Vous savez à présent pourquoi je l'ai épousée.

Ce jeune homme avait raison.

—:—

CHOIX D'UNE FEMME.

Un jeune et riche Yankee, qui cherchait à se marier, faisait voir ses propriétés aux jeunes filles qu'il savait bien disposées à son égard. Se trouvant dans l'embarras du choix, il eut l'idée de les inviter toutes chez lui et poser avec intention un balai en travers de la porte d'entrée. Quelques unes des jeunes filles s'y heurtaient d'autres sautaient pardessus, d'autres encore le poussaient en avant avec le pied. Une enfin, se courba doucement, ramassa le balai et le posa debout dans un coin. Dès ce moment, le choix du jeune homme fut fait. C'est cette dernière qui devint son épouse, et ce fut, paraît-il une gentille et douce ménagère et maîtresse de maison.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.